

val s'entendent distinctement, à de grandes distances. Il parut tout à coup à Mylord que du sable craquait, s'empilait sous des pieds nus. Attentivement, il écoutait. Un instant, encore, et il ne douta plus. Des hommes... plusieurs, marchaient dans la plaine. Ils étaient arrêtés.

Mylord réveilla Jordanet. Et, lui plaçant une main sur la bouche pour empêcher toute exclamation compromettante :

— Des hommes s'avancent vers nous, murmura Mylord. Amis ou ennemis, je ne suis encore ?

Quelques instants après, le zéphyr se redressait.

— Ce sont des Arabes, dit-il. Je me doute du but de leur visite. Ils sont quatre. Trois sont arrêtés, le quatrième s'approche de notre côté. Je me charge de son affaire ; fais semblant de dormir.

Dumur et Kerkadec roulaient toujours, sous leurs couvertures. Mylord se coucha en avant de ses trois compagnons, et ne remua plus. Jean, la tête sur son sac, les yeux ouverts, croyait rêver.

L'attente dura longtemps. Les minutes, il est vrai, en pareille circonstance, comptent pour des heures.

Immobile, Mylord, la joue collée au sable, écoutait. L'Arabe se rapprochait toujours, lentement, tel un reptile, avec des précautions infinies.

Jean n'entendait que la respiration de Mylord — calme ! Pas de factionnaire... Un poste qui dormait... Cela évidemment étonnait l'Arabe, qui à deux pas s'arrêtait. Enfin, se détendant comme un ressort, il bondit sur le zéphyr, Mylord l'attendait.

Aussi rapide que la pensée il roula sur le sable, et l'Arabe entraîné par son élan, trébucha et tomba. La lame de son poignard s'enfonça dans le sol. Il essaya de se relever, mais Mylord, déjà, était sur son dos. De sa puissante étreinte, il brisa le poignet de l'Arabe dont les doigts s'ouvrirent et laissèrent échapper la courte lame.

Mylord secouait son ennemi comme un jeune arbre en lui adressant quelques mots en langue arabe. Jean était debout. L'Arabe s'était agenouillé. Il se conchait vite de sa défaite : c'était écrit !

Ses yeux brillaient comme des prunelles de fauve. Dans la lutte son burnous s'était rabattu. Il ne se défendait plus, attendant le coup de grâce — qui l'enverrait dans les jardins ombreux promis par le prophète.

Alors une chose extraordinaire — extraordinaire pour Jean qui fermait déjà les yeux pour ne pas voir les mains de son compagnon monter à la gorge de l'ennemi — se passa. Mylord continuait de parler en arabe. Il disait :

— Tu es un Chambaas... Je te laisse la vie pour cette fois. Souviens-toi que tu la tiens d'un Français... Va rejoindre tes frères, tes trois frères. Et, surtout, ne tirez pas dans la direction de notre poste. Vous ne nous atteindriez pas. "Bara". Je garde ton poignard.

Mylord lâcha l'Arabe qui, aussitôt, sans demander son reste, sans retourner la tête, s'enfonça à grandes enjambées, dans l'obscurité.

— Il a eu rudement peur, dit Mylord. Approche ton oreille du sol. Ils se cavalaient, tous quatre, leurs jambes à leur cou.

Jean s'esuyait le front. Cette scène avait eu la durée d'une minute ; Mylord avait parlé à voix basse ; Kerkadec et Dumur ne s'étaient même pas éveillés.

— Pas un mot, recommanda Mylord. J'aurais pu tuer ce chien et mériter... mais cela n'entre pas dans mes idées... Dormons, maintenant, Laquedem ; ni eux ni d'autres ne nous approcheront, de cette nuit.

Jean était trop ému pour répondre. Le zéphyr se roula dans sa couverture et, peu après, il dormait. Jean, lui, ne put trouver le sommeil. Malgré le froid qui se faisait vivement sentir, il demeura assis, la main sur son fusil, les yeux sur la plaine où tremblotaient des lueurs.

La voix du désert... celle des fauves ! Il se releva, en criant, malgré lui :

— Qui vive ?

Mylord s'éveilla, sourit et dit :

— La première nuit, je connais ça. Une fièvre de huitaine.

— Ça a été plus fort que moi, répondit Jean.

LXXVI

La Deuxième Journée

La plaine, par où avaient fui les Chambaas, la plaine aux bruits troublants, d'où montent des souffles brusques qui passent, dans les hauteurs de l'air, comme des plaintes, se colorait des lueurs de l'aube. Ceal, englant ses jambières de sa cravache, constatait, d'une voix qui sifflait entre ses lèvres minces :

— La marche a été trop lente, hier, beaucoup trop lente. C'est une vérité de la Palisse qu'on fatigue davantage à marcher lentement. Veuillez à cela, les chefs de section.

Il ajouta, mais sans rire — il ne riait jamais !

— Nous sommes des zéphyr, et nous devons marcher en zéphyr.

A ce mauvais jeu de mots, les chefs s'esclaffèrent.

Les hommes, l'arme au pied, derrière les sacs, regardaient Maboul se débattre entre les mains de l'ordonnance chargé de le soigner.

Maboul, turbulent d'ordinaire, peu facile à la monte, était ce matin-là, de mauvais poil. Il renâclait, lançait des ruades, s'enlevait. Une blanche écume pendait à son mors.

Céal, qui n'était pas un cavalier accompli, hésitait. S'il allait chavirer devant les hommes ? Tout de même, il mit le pied à l'étrier et commanda :

— Lâchez !

Des gazelles, se croyant en sûreté, au creux d'un vallon, ne détaient pas plus vite au double coup du chasseur. Dès qu'il sentit Céal sur son dos, Maboul s'ébroua, puis il partit comme une flèche.

Soudain... il s'arrêta net. La poussière enlevée, on le vit revenir au trot de chasse, en hennissant, libre, débarrassé de Céal.

— Bono, Maboul ! criaient les zéphyr. Maboul, bono ! Vive Maboul !

— Pour un bouchon, c'est un bouchon !

Les chefs voulurent imposer silence, mais la joie était trop vive, Richein ou Dumur, on ne sut jamais lequel, avait entonné le chant des camisards.

— Taisez-vous !

Mais les cinquante hommes, la tête haute, le jarret tendu, allaient allègrement, au chant de leur "Marseillaise" :

Et faut pas qu'on les embête :
Il ont l'bonnet près d'la tête,
Les camisards...

Le chant volait d'un bout du convoi à l'autre. Au dernier refrain, ils reprirent, en chœur :

— Maboul, bono, vive Maboul !

Céal, presque au bout de la plaine, attendait.

— Ohé ! là-bas, faut-il un matelas ? criait Berlier.

L'officier avait entendu les cris, les chants, les rires. Il ne proféra pas un mot, mais il était vert.

— Ah ! dit Richein, il ne fait plus le malin à cette heure. Entendez-le : Pas si vite, pas si vite. Avancez-donc, mille diables, vous autres !

Et les hommes allongeaient l'allure, si heureux qu'ils eussent marché ainsi, sans se plaindre, jusqu'à Tuggurth... jusque chez les Nym-Nyam.

Kerkadec n'était plus mauvais marcheur ; Dumur, dans sa poitrine anguleuse, avait une inépuisable provision d'air. L'un à l'autre, ils se renvoyaient la balle :

— Pour une balade...

— C'est une balade, mon vieux !

— Il ne nous manque plus que des cannes.

— Et des éventails.

Aquaviva répétait :

— Avancez, Jordanet, Kerkadec, ou je vous fourre...

— Chez le diable, si tu veux, gronda Dumur, qui s'affaissa sur le sable avec un bruit de ferraille.

— Relevez-vous ?

L'anarcho ne répondait pas, il avait envoyé les courroies du sac par-dessus les épaules et respirait largement, avec un plaisir infini.

Un autre homme s'écroulait, sur le dos, les jambes en l'air. Puis un autre encore... Jordanet. Le chef courut vers lui.

— Debout, et vite !

— Laquedem, lui cria l'anarcho, fais comme moi, ne réponds pas, attendons le major. Nous n'avons pas pleuré pour venir ici, s'pas ?

— Laissons-les, ordonna Céal, nous réglerons leur compte, ce soir, à l'étape.

Le major arriva bientôt.

— Bon, s'écria-t-il, deux, trois... Allez y par quatre. Le ventre au soleil, comme des tortues. Tout le détachement, alors !

— Des fricoteurs, monsieur le major, intervint le chef qui était resté en arrière.

— Mettez leurs sacs sur les mulets, dit froidement le médecin.

Ils s'arrêtèrent à Ourir, une oasis qui se meurt, faute d'eau. Aussitôt l'arrivée, le clairon sonna la visite. Ceal, encore botté, se tenait près du docteur. Une dizaine d'hommes se présentèrent, exhibant des ampoules ou des écorchures aux pieds.

— Un fil, conseilla le major, c'est souverain.

A d'autres qui se plaignaient de maux de tête ou de ventre.

— Vous n'avez pas mis la ceinture, je le parierais. Le froid au ventre, tout vient de là... même les écorchures aux pieds.

Restaient Jordanet et Dumur ; le lieutenant se pencha sur l'épaule du docteur qui opina du bonnet.

— Et vous ? demanda-t-il à Jordanet.

— Monsieur le major... les bretelles....

Céal intervint :

— Les bretelles ! on les coupe, farceur ! Trouvez donc le moyen